

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

F. H. ...  
M...  
6 RUE ...  
No. 46

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LE GRAND VAINCU

#### TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC.

##### X.— LE MANIFESTE DU GÉNÉRAL WOLF.— (Suite.)

Lorsqu'il eut achevé cette lecture, que les pauvres gens réunis autour de lui avaient écoutée en baissant la tête, tristes et résignés, le gros Canadien se retourna l'œil enflammé de colère et frappant le placard du bout de son bâton :

produit sur la population du petit village canadien par le second manifeste du général Wolf.

Il avait vu le paysan frapper le placard, il l'avait vu crayonner sur la marge blanche.

Il s'avança aussitôt et lut cette protestation en trois mots tracée d'une main vigoureuse et inexpérimentée.



Monsieur, dit alors Jean d'Arramonde, me permettez-vous au moins de commander le feu ?

— Ils peuvent nous piller, nous ruiner, nous tuer, s'écria-t-il d'une voix tonnante, mais jamais, jamais nous ne serons Anglais !... Vive la France !

Il ramassa à terre un charbon et écrivit ces trois mots en grosses lettres au bas du manifeste anglais.

Les Canadiens applaudirent et, levant leurs bonnets de castor, ils crièrent aussi :

— Vive la France !

Au même moment, un bruit de crosses de fusils retentit derrière le groupe. Les femmes étouffèrent un cri de terreur. Une patrouille anglaise s'avançait, commandée par un officier.

Cet officier avait sans doute reçu l'ordre de constater l'effet

Alors, écartant violemment le groupe, il s'adressa en mauvais français au Canadien.

— C'est vous, lui dit-il rouge de colère, qui avez écrit ici : « Vive la France ! »

— Oui, c'est moi, répliqua le paysan en croisant ses bras robustes.

L'officier lui sauta à la gorge et, l'empoignant par sa cravate de toile :

— Venez avec moi ! s'écria-t-il.

— Où cela ?

— Votre procès ne sera pas long. Le major Dalling m'a donné l'ordre de fusiller tous ceux qui protesteraient contre le manifeste.

— En même temps, il leva son épée et, sans lâcher le Canadien, il donna à ses soldats l'ordre de venir lui prêter main forte afin d'emmener le coupable.

Mais Jean d'Arramonde ne put rester spectateur indifférent de cette scène.

Oubliant le rôle qu'il jouait et la prudence que ce rôle devait lui imposer, il se jeta sur l'officier et lui saisit le bras avec tant de violence qu'il l'obligea à lâcher prise.

Puis, s'adressant à lui en anglais :

— Quel est donc, lui dit-il en le regardant dans le blanc des yeux, quel est le lâche qui a pu vous donner un pareil ordre ? Vous voulez fusiller de malheureux paysans coupable d'aimer leur pays !... Je comprends, en effet, qu'il soit plus facile de massacrer ces pauvres diables que de faire plier les soldats de M. de Montcalm.

L'officier anglais resta un instant interdit. Il regarda attentivement le costume misérable que portait d'Arramonde et parut étonné d'entendre un pareil langage.

— Qui êtes-vous donc, vous ? demanda-t-il.

— Peu importe qui je suis, répliqua le Béarnais ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que vous n'emmènerez pas ce brave homme tant que je serai là pour le défendre.

L'officier donna un ordre bref à ses soldats qui, jetant leurs fusils, se précipitèrent aussitôt sur Jean d'Arramonde et sur le paysan canadien et, malgré leur résistance énergique, leur lièrent solidement les mains.

Dans le trajet du village au camp anglais, le gentilhomme béarnais put réfléchir des suites de cette nouvelle aventure.

Son intervention irréfutable n'avait été d'aucun secours au pauvre homme qu'il voulait sauver et il se trouvait lui-même dans une situation fort périlleuse.

En effet, quelque soin qu'il pût apporter maintenant dans ses réponses, il aurait grand-peine à cacher sa véritable qualité à la clairvoyance des officiers anglais qui allaient l'interroger, et, une fois découvert, le sort qui l'attendait n'était pas douteux : il serait probablement placé avant la fin du jour devant le peloton d'exécution.

## XI

### FUSILLÉS !

Au milieu du camp anglais s'élevait une lourde construction très-basse, composée de trois corps de logis percés de petites fenêtres et recouverts de larges toits de chaume.

C'était une ferme dont les habitants avaient été expulsés et où les principaux officiers de l'armée anglaise étaient venus prendre leurs quartiers.

Depuis qu'il avait quitté le village de l'Ange-Gardien, le général Wolf habitait l'une des ailes de cette mesure, car sa santé délicate lui interdisait le séjour de la terre.

Jean d'Arramonde et le paysan canadien, qui se nommait Franck Renaud, furent amenés dans la cour de la ferme. Là, devant un cercle d'officiers anglais que cet incident avait attirés, ils furent soigneusement fouillés.

Lorsque d'Arramonde vit le lieutenant qui l'avait arrêté retirer d'une poche dissimulée dans la doublure de sa veste de paysan un papier plié en quatre, il se sentit perdu.

Ce papier était la commission d'officier que M. de Montcalm lui avait signée sous sa tente du lac Champlain et dont il avait été obligé de se munir afin d'être reconnu des avant-gardes fran-

çaises, si jamais il était obligé d'interrompre sa mission et de reprendre le chemin de Québec.

Le lieutenant anglais ne laissa pas échapper un signe d'étonnement en parcourant des yeux ce papier. Évidemment il savait d'avance à quoi s'en tenir sur la véritable condition de ce faux paysan.

Il dit seulement un mot aux officiers qui l'entouraient, et ceux-ci fixèrent aussitôt leurs regards curieux et surpris sur le gentilhomme béarnais.

L'un d'eux se détacha du groupe et s'éloigna.

Il revint bientôt avec un gros major que Jean d'Arramonde reconnut aussitôt pour l'avoir vu dans la maison du forgeron à la table du général Wolf.

Les officiers s'écartèrent avec respect, tandis que les soldats appuyés sur leurs fusils faisaient bonne garde autour des deux prisonniers, le major Hawson s'avança vers eux.

Dédaignant d'interroger le paysan canadien, ce fut à Jean d'Arramonde qu'il s'adressa :

— Vous êtes officier français, monsieur ? demanda-t-il.

Il eût été désormais superflu de nier et il ne restait au gentilhomme béarnais d'autre ressource que de faire bonne contenance devant les "freluquets" dont le lorgnon l'examinait.

— Oui, répondit-il, je suis officier au service de Sa Majesté Très-Chrétienne.

— Pourquoi avez-vous pris ce déguisement ?

— Votre question me semble inutile... Vous devez bien savoir dans quel but un officier quitte son uniforme et vient au milieu d'un camp ennemi...

— Vous êtes un espion...

— Un espion, soit ; et bien que je me sois efforcé en plusieurs circonstances de servir mon pays l'épée à la main j'estime que jamais je ne lui ai été plus utile que lorsque je suis venu seul et désarmé au milieu de vous pour surprendre vos secrets militaires... Major Hawson, que sont devenus les deux mille hommes que le général Wolf vous avait chargé de conduire à l'attaque des positions de M. de Lévis ?

Cette question amena les feux de la colère sur les joues déjà empourprées du major anglais.

La mitraille française avait entièrement décomposé les régiments qu'il commandait et avec lesquels il devait surprendre la droite de M. de Lévis.

— Ah ! c'est vous qui nous avez trahis ! s'écria-t-il d'une voix sifflante de rage... Eh bien ! puisque vous avouez votre crime, le châtiment ne se fera pas longtemps attendre.

Il se tourna brusquement vers ses officiers et échangea quelques mots avec ceux qui composaient cette cour martiale improvisée dans l'angle d'un bâtiment de ferme.

Puis il donna en anglais à l'officier qui avait amené le paysan canadien et Jean d'Arramonde un ordre rapide, dont ce dernier comprit la terrible concision.

On jeta sur les épaules des deux prisonniers les vestes qu'on venait de leur arracher et on les conduisit hors de la cour de la ferme, près d'un mur bas, à moitié détruit, qui s'élevait à quelque distance.

L'officier fit ranger ses hommes sur deux rangs et s'adressant aux prisonniers :

— Préparez-vous à mourir, dit-il.

Il se tourna ensuite vers ses soldats et leur ordonna de charger leurs armes.

Lorsque les armes furent prêtes :

— Veuillez vous adosser à ce mur, monsieur, dit l'officier en s'adressant à Jean d'Arramonde d'un ton plus doux ; car au moment d'exécuter cette terrible sentence, il ne pouvait se défendre d'un peu de pitié et d'émotion... Désirez-vous l'un ou l'autre qu'on vous bande les yeux ?

— Non, non, dit d'Arramonde avec vivacité.

Le paysan secoua négativement la tête avec une sorte de mouvement machinal.

— Nous sommes à un moment où l'on doit savoir mourir, murmura-t-il avec une touchante expression de résignation. N'im porte ! j'aurais bien voulu embrasser ma pauvre femme et mon petit Jacques... Que vont-ils devenir sans moi ?

Et, inclinant le front, il alla s'appuyer au mur à côté de d'Arramonde, en ajoutant :

— Ah ! monsieur, pardonnez à un pauvre homme ! C'est moi qui suis cause que vous êtes ici...

— Les Anglais ont perdu la bataille de Montmorency ! dit Jean d'Arramonde en relevant fièrement la tête, comme s'il eût puisé dans cette pensée de consolation suprême la force de braver la mort... je meurs content, mon ami, je meurs en soldat, frappé par les balles anglaises... Vive le roi ! vive la France !

— Vive la France ! répéta le paysan en murmurant dans une dernière parole le nom de cette ingrate et bien-aimée patrie d'adoption à laquelle son cœur appartenait tout entier.

A un signe de l'officier, les soldats saisirent leurs fusils et couchèrent en joue les deux victimes.

— Monsieur, dit alors Jean d'Arramonde, me permettez-vous au moins de commander le feu ?

— Faites, monsieur, répliqua le lieutenant anglais.

Mais au moment où le gentilhomme béarnais allait pousser ce dernier et fatal commandement, le galop de plusieurs chevaux retentit sur la droite.

— Une voix impérieuse s'écria :

— Arrêtez !

Jean d'Arramonde tourna les yeux vers la direction d'où venait cet ordre imprévu.

— Ma foi, bien volontiers ! dit-il aussitôt en retrouvant tout l'à-propos de sa verve gasconne.

Les soldats relevèrent brusquement leurs armes et les présentèrent au nouvel arrivant ; l'officier salua respectueusement de la pointe de son épée.

Ce cavalier dont l'intervention soudaine suspendait le supplice des prisonniers était le général Wolf en personne.

Trois ou quatre officiers l'accompagnaient.

James Wolf s'approcha du lieutenant et, se penchant sur le cou de son cheval, il lui demanda rapidement quels étaient ces deux hommes qu'on allait fusiller.

L'officier anglais lui répondit quelques mots à voix basse, et aussitôt les regards du général Wolf parurent se fixer sur Jean d'Arramonde avec intérêt et surprise.

Puis se redressant tout à coup ;

— Qui vous a donné l'ordre de fusiller ces prisonniers ? demanda-t-il à l'officier.

— Le major Hawson.

— Le major Hawson est un sot !

Il fit avancer son cheval devant le peloton d'exécution.

— Vous êtes libre, dit-il au Canadien d'un ton brusque ; allez-vous-en. Lieutenant Garnloy, commandez à deux hommes de reconduire ce paysan au village... Quant à vous, monsieur, reprit-il en s'adressant à Jean d'Arramonde en français, vous

seriez mon prisonnier jusqu'à ce que j'aie décidé sur votre sort... Vous garderez cet officier français à vue, lieutenant Garnloy, et vous m'en répondrez sur votre tête.

Le lieutenant s'inclina respectueusement et s'empessa d'exécuter les ordres de son général.

Le paysan canadien fut reconduit aux avant-postes et mis en liberté immédiate ; quant à Jean d'Arramonde, on le plaça entre les soldats et on le conduisit de nouveau à la ferme abandonnée.

Il y avait dans l'aile gauche de cette ferme une sorte de cellier fermé par une porte énorme et qui recevait un jour douteux d'une étroite ouverture défendue par une forte croix en fer.

Ce fut là que l'officier anglais enferma Jean d'Arramonde, après avoir fait jeter sur le carreau humide deux bottes de paille fraîche.

Une sentinelle fut placée devant la porte, une autre devant la petite fenêtre.

Cette dernière précaution était cependant bien inutile, car, même si la croix de fer eût été décollée, cette lucarne aurait été trop exiguë pour donner passage au prisonnier.

## XII

### LA SENTENCE DE MORT.

Pendant quelques jours, Jean d'Arramonde put croire qu'au milieu des graves préoccupations qui l'assiégeaient, le général Wolf avait oublié son existence.

Il s'attendait à être interrogé, jugé et sans doute condamné de nouveau ; car il ne supposait pas que le général anglais lui eût fait grâce de la vie pour le garder prisonnier jusqu'à la fin du siège de Québec.

Mais, à son grand étonnement, près d'une semaine se passa sans qu'il vit d'autre visage que celui du soldat muet qui deux fois par jour lui apportait sa nourriture.

Le général Wolf avait, en effet, de graves préoccupations.

La défaite de Montmorency, en lui révélant la vigueur incroyable de la petite armée française, lui donnait des craintes sérieuses touchant l'issue de cette campagne.

Québec bombardé, à moitié détruit, ne se rendait pas. L'armée de M. de Montcalm, solidement retranchée, semblait invincible. Il ne fallait pas songer à la tourner ni à la déloger par la force de la position inexpugnable où elle s'était établie au nord de la ville.

La pensée qu'il serait peut-être contraint de battre en retraite avec ses forces énormes, sa flotte puissante, sa formidable artillerie, torturait l'âme ardente et ambitieuse de James Wolf.

Pendant plusieurs jours, ses vaisseaux remontèrent et redescendirent le Saint-Laurent, de l'île d'Orléans au cap Rouge.

Le général se tenait debout à l'avant d'un navire, cherchant anxieusement si, au milieu de cette ligne de falaises qui se dressaient devant lui comme une muraille il n'y aurait pas un point où il pût tenter une descente.

Il avait à ses côtés un officier de marine jeune comme lui, et qui devait illustrer un jour le nom qu'il portait.

Mais le capitaine Cook avait beau multiplier ses sondages, calculer la baisse sensible que chaque marée produisait dans les eaux du grand fleuve, il ne trouvait sur la côte aucun point où une armée nombreuse pût abordée rapidement et gagner les hautes terres situées au sud de la capitale du Canada.

Le général Wolf était désespéré. On allait atteindre le mois de septembre, encore quelques semaines et les glaces envahiraient le Saint-Laurent. Sa flotte serait donc condamnée à l'inaction et son armée, abandonnée au milieu d'un pays pauvre et dévasté, serait décimée par la misère et les maladies.

Était-ce là ce qu'il avait promis à William Pitt, le grand ministre anglais, le jour où, prenant le commandement des troupes, il avait juré de réparer les fautes des généraux qui l'avaient précédé et de conquérir le Canada à l'Angleterre ?

Par son amour de la gloire, par la noblesse de son caractère et l'élevation de ses sentiments, James Wolf était le digne émulo de Montcalm.

Qu'on juge ce que dut souffrir un pareil homme le jour où, jugeant que tout allait être perdu, il donna à son armée l'ordre de reprendre le chemin des vaisseaux !

Un matin, Jean d'Arramonde vit à travers la petite lucarne de sa prison un mouvement inaccoutumé dans le camp des Anglais.

Les soldats renversaient les abris de feuillage qu'ils s'étaient construits, et brûlaient la paille à demi pourrie qui jusqu'alors leur avait servi de couche.

De grandes voitures pleines de vivres et de munitions se dirigeaient vers le Saint-Laurent. Des détonations sourdes retentissaient tout autour du camp et l'on voyait de gros nuages de fumée s'élever au milieu des pierres et des débris de toute sorte projetés dans l'espace.

Les Anglais détruisaient les retranchements de leur camp et s'apprêtaient à battre en retraite dans la direction de leurs vaisseaux.

Jean d'Arramonde ne pouvait en croire ses yeux. A chaque détonation, il sentait son cœur sauter de joie dans sa poitrine, il oubliait tout ce qu'il avait souffert durant cette affreuse captivité, il oubliait jusqu'à cette sombre perspective de la mort qui chaque jour se dressait devant lui... Les Anglais se déolaient vaincus, ils renonçaient à prendre Québec, ils fuyaient !

Cramponné à la croix de fer qui fermait l'unique petite fenêtre de sa prison, le gentilhomme béarnais considérait, l'ivresse dans l'âme, ces préparatifs d'un prochain départ, lorsque tout à coup la lourde porte tourna sur ses gonds rouillés et il s'entendit appeler.

Il se retourna vivement ; le lieutenant Garnley était devant lui. Il put aussi apercevoir dans l'ombre de la porte les baïonnettes des soldats qui accompagnaient l'officier anglais.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Le général Wolf vous donne l'ordre de comparaître devant lui.

— Eh ! répliqua d'Arramonde en montrant les baïonnettes, vous avez derrière vous, monsieur, de trop bons arguments pour qu'on puisse refuser d'obéir... Marchons !

Le gentilhomme béarnais prit place au milieu des soldats. On lui fit traverser la cour de la ferme et on le conduisit dans le bâtiment situé de l'autre côté et occupé par James Wolf.

Le général anglais était seul dans une longue pièce meublée d'une lourde table de paysan, de quelques sièges grossiers et d'un petit lit de camp.

Il se promenait à grands pas, les bras croisés. Son visage paraissait plus pâle encore que de coutume. Tout son être frêle et débile tressaillait comme s'il eût été constamment secoué par les frissons de la fièvre.

Jean d'Arramonde s'arrêta au milieu de la pièce. Les soldats anglais firent la haie contre le mur, l'arme au pied.

— Monsieur, dit le général Wolf en s'arrêtant tout à coup devant le gentilhomme français, lorsqu'il y a quelques jours je vous ai fait grâce de la vie, vous avez bien dû penser que je vous accordais simplement un sursis et que vous ne pourriez éviter la peine capitale à laquelle les lois de la guerre vous condamnent...

Jean d'Arramonde s'inclina sans répondre.

— Le conseil que j'ai rassemblé ce matin a prononcé contre vous une sentence de mort. Cette sentence sera exécutée demain au lever du soleil.

Le général Wolf fit encore quelques tours dans la pièce. Ses yeux vifs et perçants semblaient examiner, à la dérobée, l'effet que l'annonce de cette terrible décision avait produit sur le prisonnier.

Jean d'Arramonde n'avait pu réprimer un léger tressaillement. Il était à cet âge où l'espérance est vivace, où la mort apparaît comme une hypothèse hideuse, impossible.

Ces quelques jours de répit l'avaient plus fortement rattaché à l'existence. Et puis il lui semblait que c'était chose cruelle de mourir au moment où l'allégresse de la victoire allait retentir dans le camp français, au moment où la colonie sauvée, triomphante, allait renaitre d'une vie nouvelle !...

Le général anglais revint en face de lui.

— Il dépend cependant de vous, reprit-il, d'éviter que cette sentence soit exécutée.

Et comme Jean d'Arramonde surpris l'interrogeait du regard :

— Vous devez connaître la côte de Québec, continua James Wolf. Il y a sans doute sur cette côte, au sud de la ville, un endroit où mon armée pourrait tenter un débarquement. Si vous vous engagez à guider nos vaisseaux à un point où il leur soit possible d'aborder sûrement, je vous fait grâce de la vie...

Jean d'Arramonde devint pourpre comme s'il eût reçu un soufflet sur la joue.

Il se redressa, l'œil ardent, et répondit avec une vivacité indignée :

— Général, vous me trouverez prêt à mourir demain matin !

Et, sans ajouter un mot, il fit signe au lieutenant Garnley de le reconduire dans sa prison.

### XIII

#### UNE VISITE INATTENDUE.

Cette journée sembla longue au malheureux gentilhomme.

Malgré l'énergie de son caractère, il se sentait triste et abattu. La mort qu'il avait si vaillamment bravée sur le champ de bataille, qu'il avait accueillie le sourire aux lèvres lorsque les Indiens l'avaient attaché au poteau de torture, lui paraissait horrible et effrayante maintenant qu'il se voyait seul, abandonné, sans pouvoir confier à personne son dernier souvenir, son dernier adieu !...

Il maudissait la cruelle clémence du général anglais, qui une première fois l'avait arraché au supplice et qui venait encore de lui accorder un répit de vingt-quatre heures.

Puisqu'il devait mourir, à quoi bon cette attente pire que la mort ? A quoi bon lui laisser cette journée de réflexion ? Le général Wolf avait bien dû voir qu'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un traître !...

Vers le soir, un orage terrible éclata sur le camp anglais. La

pluie tomba à torrents, le tonnerre gronda au milieu du sifflement du vent et des clartés fulgurantes des éclairs.

— Allons ! pensa d'Arramonde en s'étendant mélancoliquement sur la paille de son étroite prison, je ne pourrai même pas dormir tranquillement pendant ma dernière nuit.

L'obscurité était complète. Les trombes d'eau descendant du ciel fouettaient la terre. Les chevaux attachés à des piquets près de la ferme poussaient vers le ciel des hennissements tristes et aigus.

Tout à coup Jean d'Arramonde crut entendre un sifflement léger au-dessus de sa tête.

Il n'y prit pas garde d'abord.

Mais ce bruit doux et persistant s'étant répété à plusieurs reprises, il se leva et s'approcha de la petite fenêtre.

Alors, à la lueur blafarde d'un éclair, il vit un visage d'homme collé contre l'étroite lucarne.

— Eh ! s'écria-t-il, que faites-vous là, l'ami ?

— Je viens vous délivrer, monsieur le marquis, répondit tranquillement une voix que d'Arramonde reconnut aussitôt.

— David Kerulaz ! s'écria-t-il au comble de la surprise ; vous ici !... Comment se fait-il ?...

— Eh ! mon Dieu, c'est bien simple, répliqua le chasseur canadien. Inquiet de pas recevoir de vos nouvelles depuis plusieurs jours, M. de Montcalm m'a chargé de venir voir au village de l'Ange-Gardien ce que vous étiez devenu, ce que j'ai fait avec plaisir, car depuis certains démêlés un peu vifs que j'ai eus avec l'intendant Varin il m'est difficile de rester à Québec... Le père Joseph l'aubergiste m'a raconté comment vous aviez été pris par les Anglais sur la place du village, et Frank Renaud, qui fumait sa pipe dans un coin de l'auberge, m'a dit qu'il avait failli être fusillé avec vous ; que le général Wolf vous avait fait grâce, mais qu'il vous retenait prisonnier... Depuis deux jours, je me cache dans le camp, cherchant un moyen d'arriver jusqu'à vous. Enfin, aujourd'hui, tandis que j'étais tapi dans une meule de foin près de cette ferme, je vous ai vu traverser la cour, puis revenir ici... J'ai remarqué que les Anglais avaient posé plusieurs sentinelles autour de ce bâtiment, j'ai vu un soldat montant la garde devant cette lucarne et j'ai découvert ainsi l'endroit où vous étiez enfermé...

— Mais ce soldat ne peut-il vous voir, vous entendre ?

— Soyez tranquille ; le drôle s'est mis à l'abri et tant que la pluie tombera avec violence nous pourrions causer tranquillement. Voyons, vous ne pouvez rester éternellement ici ; je vais faire sauter ces barreaux de fer et, grâce à l'orage, nous sortirons du camp sans être remarqués.

— Cette lucarne est trop étroite pour que je puisse y passer, David, répliqua d'Arramonde d'un ton découragé.

— C'est vrai, mais je puis avoir facilement raison des deux sentinelles qui gardent la porte de l'autre côté.

— Il y a un poste de soldats entre la porte du cellier qui me sert de prison et celle de la ferme... Mon brave David, je vous remercie de votre dévouement, mais je ne veux pas que vous risquiez votre vie pour moi. D'ailleurs je suis résigné à mourir, maintenant que je vous ai vu. Vous irez dire à M. de Montcalm, à mes camarades, que Jean d'Arramonde a fait jusqu'au bout son devoir de gentilhomme et de soldat.

— Mourir, dites-vous ? Comment !... ils vous ont condamné ?...

— Oui, ce matin, quand vous m'avez vu passer... Je dois être exécuté demain au lever du jour.

— Alors, raison de plus pour ne pas rester ici...

— Eh ! je suis bien de votre avis ; mais comment faire ?

— Ayez confiance en moi ; je trouverez bien le moyen de vous sauver.

Il y eut un silence de quelques instants.

Tout à coup Jean d'Arramonde s'écria :

— Ah ! David ! quel inspiration !

Il reprit :

— Le général Wolf m'a promis la vie sauve si je m'engageais à conduire son armée à un point de la côte où elle pût débarquer.

Un nuage obscurcit le visage loyal du chasseur canadien. Il fronça le sourcil avec inquiétude.

— Rassurez-vous, continua d'Arramonde comme s'il eût deviné ce qui se passait dans l'âme honnête de David Kerulaz ; je serais mort plutôt que de commettre une telle infamie... Mais écoutez-moi bien. M. de Saint-Preux, que vous connaissez, commande un détachement posté à l'anse du Foulon.

— C'est le seul point de la côte qui soit abordable.

— Bien. Demain matin, j'annoncerai au général Wolf que je consens à lui servir de guide. Je le mènerai droit à cette partie de la côte. Vous, sans perdre un instant, vous allez reprendre le chemin de Québec, vous traverserez la ville, vous irez prévenir M. de Saint-Preux afin qu'il renforce son détachement et qu'il se munisse d'artillerie, et au moment où les Anglais débarqueront...

— Je comprends. Ah ! par le ciel, votre idée est superbe, monsieur d'Arramonde !

— J'aurai bien des chances d'être tué dans cette expédition, mais au moins je mourrai vengé et j'aurai pu rendre un dernier service à M. de Montcalm.

— Je pars à l'instant même et je ferai diligence, je vous en réponds. Demain matin, au lever du jour, je serai au poste de l'anse du Foulon.

Et après une pause :

— Que Dieu vous protège, monsieur d'Arramonde !

— Que Dieu vous conduise, David Kerulaz !

Le visage du chasseur canadien disparut de la lucarne et Jean d'Arramonde revint s'étendre sur sa couche de paille.

Mais désormais son cœur était soulagé d'un grand poids. La perspective de nouveaux dangers à braver, de nouvelles aventures à courir le ravissait d'enthousiasme.

Malgré le fracas de la tempête, il put goûter un bienfaisant sommeil.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

## LE PERCEPTEUR DE MARSAY

### XIII

— Pourquoi ? Parce que vous ne semblez pas voir ses coquetteries, et qu'elle en rend sa cousine responsable... Elle sent bien que Gabrielle est un point de comparaison fâcheux pour elle. Je l'aurais volontiers souffletée hier soir ! Elle ne manque pas une occasion de faire souffrir ma pauvre petite amie ; c'est une guerre féminine à coups d'épingles, et la douceur de sa victime ne la désarme pas !... Vous n'avez pas approuvé Gabrielle ; je l'ai bien vu, vous ne l'avez pas comprise.

— C'est vrai, cela m'étonnait et me choquait un peu de la part d'une personne aussi jeune ; et je me suis habitué à la consi-

dorer comme si parfaite, ajouta-t-il en souriant, que j'étais vexé de lui soupçonner de la vanité. Je crois que maintenant je sais à quoi m'en tenir... Oh! demoiselle Julie, je suis venu vous acheter une coiffe de mariée, — non, deux... de celles qui sont à votre fenêtre. La nièce de Jacquette épouse un de mes élèves, et il n'est bruit dans Marsay, paraît-il, que de ces broderies merveilleuses.

Juliole regarda un instant, puis se levant sans rien dire, posa devant lui les bonnets de mousseline, épinglés sur du papier bleu pour en faire ressortir la broderie.

Robert les contempla quelques instants en silence, et s'adressant à Julie :

— Le colonel sait-il aussi « cela ? »

— Oh ! non ! Il peut, moyennant des illusions vigoureuses et plus ou moins volontaires, se persuader qu'elle écrit pour son plaisir et consacrer à sa toilette les quelques cents francs qui lui son promis ; rien en cela ne choque ses préjugés. Pour les coiffes, c'est différent ! Aussi est-ce à son insu qu'elle brode. Pauvre fille ! cela rapporte si peu ! j'espère que sa plume la dispensera de ce travail appliquant. Voici bientôt trois mois qu'elle ne dort pas plus de cinq heures par nuit !

— C'est un ange de tendresse filiale ! dit Robert, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Croyez-vous donc que, si dévouée qu'elle soit pour son père, cela seul suffirait à la soutenir dans la vie qu'elle mène ? Ah ! monsieur, si aveugle qu'on puisse être, peut-on ne pas faire honneur à la religion de cette admirable caractère !...

— C'est vrai, dit Robert gravement ; je vous avoue que cette jeune fille a exercé sur moi une influence qui, pour avoir été d'abord presque insensible, m'étonne maintenant... Une parole de sa bouche me remue et me porte encore plus à Dieu que l'exemple même de mon ami Olivier ou tous les livres que je lis, parce que sa foi a quelque chose de particulièrement communicatif, et qu'elle est une preuve vivante de la religion...

Julie essuya ses yeux, humides de larmes.

— Vous ne la connaissez pas encore comme moi, dit-elle ; si vous saviez tout ce qu'elle vaut !..

A ce moment, quelqu'un entra dans le magasin, et Robert prit les coiffes.

— C'est quinze francs les deux, dit mademoiselle de la Morrière, se disposant à servir sa cliente.

Il déposa l'argent sur le comptoir, serra la main de la vieille fille, et rentra chez lui.

Quand il fut seul dans sa chambre, il regarda longuement les deux coiffes, puis en mit une de côté pour Jacquette. L'autre, soigneusement enveloppée, fut placée dans un tiroir où il conservait quelques bijoux ayant appartenu à sa mère, et la petite « Imitation de Jésus-Christ. »

#### XIV

Plus de deux mois sont écoulés ; Andréa parle de repartir, et Gabrielle seule, avec sa générosité accoutumée, insiste pour qu'elle prolonge son séjour à Marsay.

Ce n'est pas que la sympathie soit née entre elles. Ainsi qu'on l'a pu voir, Andréa a pris en face de sa cousine une attitude moqueuse, parfois hostile, quoique déguisée sous un vernis d'affection, et Gabrielle, tout en reconnaissant les riches facultés de la jeune Parisienne, ne peut se dissimuler les défauts qu'ont développés chez elle une éducation déplorable et un orgueil déme-

suré. De plus, elle souffre cruellement des piqûres sans cesse renouvelées dont elle est accablée. Alors que, loin d'entretenir dans son cœur un sentiment qu'elle ne croit point partagé, elle se conduit en chrétienne et cherche dans la piété et le travail la distraction et l'oubli, il est dur de s'entendre plaisanter sur une affection qu'elle voudrait n'avoir jamais éprouvée, et qu'elle s'efforce de déraciner de son cœur. Mais la situation d'Andréa lui paraît digne de pitié, et fait taire tous les petits frémissements et les souffrances intimes dont eussent pu se ressentir ses manières envers sa cousine.

Il n'en est pas de même du colonel.

Avec le flair qui lui est particulier, il n'a pas tardé à découvrir que sa nièce est fort avant dans les bonnes grâces de son frère, et il redoute de voir distraire en sa faveur une parcelle de l'héritage que, en dépit de son titre d'ainé, il espère vaguement recueillir un jour. Aussi s'est-il promptement refroidi pour Andréa, et fait-il même des allusions transparentes à son départ.

Celle-ci s'en aperçoit, et dévore en secret son humiliation, car son œuvre n'est pas terminée.

Elle a agi près de Charles Bausset avec une habileté consommée, — ne prodiguant pas d'abord ses visites, se faisant désirer, puis se rendant indispensable. Elle a compris à première vue ce caractère sombre et défiant ; c'est par son audacieuse franchise qu'elle a dissipé ses doutes et conquis son affection. Elle ne semble rien attendre de lui, mais paraît aimer sa vieille maison où elle passe de longues heures, — plus longues que le colonel lui-même ne le soupçonne.

Sans paraître s'occuper de son oncle, elle flatte ses manies et ses goûts, excite d'abord adroitement sa sympathie naissante par une indifférence affectée pour sa personne, puis lui témoigne peu à peu un attachement dont il ne suspecte point la sincérité... Elle l'a enlacé de mille liens invisibles... Elle a secrètement réchauffé son cœur de glace, fait pénétrer dans sa demeure un rayon de soleil plus brillant que celui qui a jamais éclairé sa froide et terne jeunesse... Ah ! elle a poursuivi son but avec une prudente circonspection !...

Et maintenant, l'œuvre de ruse et d'adresse est-elle à son terme ? Touche-t-elle au succès ?... Elle en doute encore, et voudrait gagner du temps ; cependant, il faut qu'elle prenne un parti : la situation n'est plus tenable chez le colonel ; il forme en sa présence des projets de voyage qu'il ne réalisera pas, elle le sait bien, et qui n'ont d'autre but que de lui faire comprendre qu'elle est de trop. Il faut qu'elle parte. Où aller ? Il lui en coûte de retourner chez les Dornier et de se remettre à chercher un emploi. En est-elle réduite à cette extrémité ?...

Elle met son chapeau, sort, et se dirige vers la maison de son oncle. Si elle ne s'est pas trompée, il est conquis... il ne la laissera pas s'éloigner, il lui offrira une place à son foyer, et alors... Oh ! alors, qu'on lui donne le temps, seulement, et elle ne doute pas qu'il ne lui fasse un avenir digne d'une fille bien aimée.

Elle sonne d'une main ferme et monte rapidement l'escalier de chêne ; son cœur bat, car elle joue sa dernière carte, mais elle ne tremble point, et son visage brille de son éclat le plus vif...

— Qu'allez-vous me lire aujourd'hui, Andréa ? demanda M. Bausset, lui faisant un signe de bienvenue, et s'enfonçant dans son fauteuil.

— Très peu de chose, mon oncle, car je ne viens passer avec vous qu'une petite demi-heure... J'ai annoncé mon départ pour le 15 septembre, c'est-à-dire la semaine prochaine, et Laure Dor-

nier croit m'avoir trouvé une position... Je veux profiter de ce beau temps, pour faire mes visites d'adieu. Voyez, ajouta-t-elle, se dirigeant vers la glace, je suis dans tous mes atours.

Les lèvres minces de M. Bausset se contractèrent encore, tandis qu'il suivait des yeux les gracieuses évolutions de sa longue « traîne » sur le plancher.

Il ne dit pas une parole. Une étrange lutte se livrait dans son cœur.

Ce n'était pas la première fois qu'il songeait au moment où cette enchantresse le quitterait, où son vieux salon redeviendrait sombre, poussiéreux, muet surtout; privé à jamais de ces rires si frais, de ces accents si mélodieux qui avaient doublé le plaisir de ses lectures favorites.

Il se demandait ce qu'elle deviendrait... Cet esprit fier et fantasque allait subir de nouveau un joug plus ou moins dur... Mais il songait surtout à lui, frémissant à l'idée de voir s'évanouir son rayon de soleil...

Les mille liens invisibles se font soudain sentir... Le croirait-on?... A son insu, une passion vive autant qu'insensée s'est omparée de lui; elle se révèle tout à coup, il oublie que s'il n'est pas encore un vieillard par l'âge, ses traits sont ravagés avant le temps, son esprit desséché par une inexorable et amère expérience... Non, il ne laissera pas s'assigner celle qui a réchauffé sa sombre vie... Elle est la première créature à la sincérité de laquelle il ait cru, et il songe maintenant à se l'attacher par un lien indissoluble.

Andrée prend un livre et commence sa lecture.

Pour la première fois, il reste sourd à cette voix douce et harmonieuse, et se laisse aller à l'agitation de ses pensées...

Elle changera toutes ses habitudes, prodiguera son or...

Oh ! il le sait ; mais qu'importe ? Ne l'aime-t-il pas plus que tout au monde ? S'il est avare, c'est surtout parce qu'il hait ceux qui envient ses richesses.

Elle ne les envie pas, elle est fière, si franche ; elle qui l'accable parfois de sarcasmes, qui se vante si audacieusement de dépenser tout ce qu'elle gagne pour sa toilette, elle qui lui montre de l'affection, — oui de l'affection !... sans se soucier de flatter son faible ou d'éveiller son intérêt.

Il dédaigne le luxe et le confort ; elle les adore... Elle a raison, n'est-elle pas digne d'être princesse ?...

D'ailleurs, en l'épousant, c'est son propre bonheur qu'il assure... Andrée n'aime pas le monde ; son rêve, elle l'a dit, est une paisible retraite, une douce vie de famille.

M. Bausset releva brusquement la tête, et regarda la jeune fille.

— Andrée, dit-il d'une voix altérée, je ne puis me séparer de vous... Voulez-vous être ma femme ?

Que se passa-t-il dans l'âme d'Andrée ?

Nul ne le sait. Elle tressaillit comme si un coup de fouet eût lacéré ses chairs délicates, puis prit la pâleur et l'insensibilité d'une statue de cire.

Son livre était retombé sur ses genoux, ses mains s'étaient jointes, ses yeux baissés sur le sombre parquet de chêne...

M. Bausset se leva, vint s'asseoir près d'elle, et prit une de ses mains.

Elle la lui livra sans rien dire, et écouta, immobile, les étranges effusions de cet amour inattendu.

Elle serait maîtresse de sa fortune et de sa maison : il lui léguerait tout ce qu'il possédait... Elle était la première femme qu'il respectât ;... et sa vie avait été si sombre, si solitaire !... Il

ferait pour elle tout ce qui peut rendre l'existence brillante et joyeuse... Il la suppliait seulement de dire oui.

Les lèvres d'Andrée s'agitèrent deux ou trois fois, sans qu'elle pût proférer un son.

Enfin, elle se leva lentement, et laissa tomber d'une voix étrange ce seul mot :

— Oui.

M. Bausset se redressa avec un orgueil ineffable.

— Je vous rendrai heureuse, dit-il, portant à ses lèvres la main glacée qu'il tenait encore. Je veux que les autres femmes vous envient... Vous n'avez qu'à parler, tout ce que j'ai est à vous...

Elle dégagea lentement sa main, et se dirigea vers la porte.

— Quoi, vous me quittez déjà !...

Elle tremblait tellement qu'elle put à peine se faire comprendre.

— Je reviendrai... Laissez-moi être seule... Je m'attendais si peu...

Il la suivit jusque dans l'escalier.

— Andrée, dit-il avec inquiétude, ce n'est que la surprise qui vous rend ainsi muette et tremblante ?...

— Oui, ce n'est que la surprise.

— Vous serez heureuse !

Elle jeta autour d'elle un regard étrange, et répondit d'une voix soudain raffermie :

— Oui, je serai heureuse...

Quand Gabrielle, qui travaillait dans le salon algérien, vit entrer sa cousine, elle tressaillit comme si elle eût vu un fantôme.

— Andrée ! s'écria-t-elle, qu'est-il arrivé ? Êtes-vous malade ?

Andrée s'avançant comme une automate, se laissa tomber dans un fauteuil, toute frissonnante.

— Fermez cette fenêtre, dit-elle, j'ai froid.

— Gabrielle obéit, puis revint près d'elle inquiète et anxieuse.

— Ma chère Andrée, qu'avez-vous ?

— Les traits rigides de la jeune fille se contractèrent légèrement, et elle fixa son regard sombre et dur sur les yeux de Gabrielle :

— Je viens de chez mon oncle. Savez-vous ce qu'il m'a dit ?

— Il vous a humiliée, blessée ? Oh ! chère Andrée, ne songez plus à cela ! Moi je vous aime, vous trouverez toujours en moi une amie fidèle !... Cela vous soulagerait-il de me dire ce qui vous a tant peiné ?

Andrée resta un instant silencieuse, puis reprit avec une tranquillité étrange :

— Il m'a demandé d'être sa femme.

Gabrielle éprouva une telle surprise qu'elle ne put répondre immédiatement.

— Sa femme ! s'écria-t-elle enfin. Mais il y a entre vous plus de trente années !... Et c'est là ce qui vous afflige ? Ma chérie, calmez-vous, il ne peut vous contraindre..., il oubliera cette idée...

Andrée éloigna de son front ses petites boucles mouillées d'une sueur froide.

— J'ai consenti, dit-elle d'une voix âpre.

Gabrielle s'agenouilla sur le tapis et chercha à réchauffer entre ses mains les mains glacées de sa cousine.

— Eh ! bien, si vous le regrettez, chère Andrée, il est encore temps de revenir sur votre décision ?



— Non, je ne regrette rien ! s'écria Andréo avec violence. Je hais la pauvreté et la vie que je mène ! Tout, plutôt que l'humiliation de me voir traitée comme une créature sans âme, dédaignée parce que j'étais pauvre, — plutôt que cette contrainte honteuse, que ces efforts continuels pour plaire à ceux dont j'avais besoin, — que ces aumônes déguisées, faites avec une pitié insultante, et reçues avec plus d'amertume encore ! J'ai désiré d'être riche... Eh ! bien, je le serai ; qu'importe à quel prix ?...

— Andréo, Andréo !... s'écria Gabriello tout en larmes, vous m'épouvantez !... Vous étiez jeune et belle, un honnête homme peut vous aimer et vous rendre heureuse. On trouve souvent le bonheur dans une situation modeste.

— Me croyez-vous donc assez folle pour épouser un homme sans fortune ?... Ne vous ai-je pas dit que je suis lasse de la misère et des privations ?

— Mais vous vous sacrifiez !... Andréo, ma chère Andréo, ne regretterez-vous pas de vous être mariée pour de l'argent ?... Croyez-vous que cela seul puisse remplir le cœur ? Y aura-t-il de la sympathie entre vous et votre mari ? Vos idées, séparées par tant d'années de vie, se rencontreront-elles jamais ? Osez-vous demander à Dieu de bénir une union déterminée par le seul désir d'être riche ?...

Andréo jeta un regard de vipère blessée.

— On dirait en ce moment que vous défendez votre héritage, Gabriello !

À ces dures paroles, les larmes jaillirent des yeux de Gabrielle.

— Oh ! Andréo ! dit-elle avec douleur, je n'avais pas mérité cela !

Elle cacha sa tête dans ses mains et se mit à sangloter,

— Allons, dit Andréo, un peu honteuse de sa méchanceté, oubliez ceci et ne pensez pas que je vous accuse sérieusement... Embrassez-moi... Je ne veux pas, d'ailleurs, vous priver complètement d'espérances légitimes... J'obtiens de M. Bausset qu'il vous dote, et rien n'empêchera plus M. Varey de vous épouser.

Gabrielle tressaillit, et Andréo put voir sur son visage une expression de fierté offensée.

— Vous êtes cruelle, dit-elle lentement. Je ne veux pas plus être épousée pour de l'argent que soupçonnée de sentiments cupides, et tout en vous remerciant de votre bonne intention, je vous prie de ne rien demander pour moi à mon oncle.

Andréo haussa les épaules, les couleurs de la vie revenaient peu à peu à son visage.

— Ne parlons plus de cela, dit-elle, et ne cherchez pas à me détourner de ma voie... Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce que la sympathie que j'ai inspirée à mon oncle se traduisit de cette manière ; la surprise, — pourquoi ne le dirais-je pas ? — a été cruelle. Maintenant, j'en suis revenue, ma résolution est inébranlable...

Un coup de sonnette bref et sonore fit tressaillir les deux jeunes filles. Elles restèrent silencieuses pendant qu'un pas lourd se faisait entendre dans le vestibule.

La porte s'ouvrit brusquement, et Charles Bausset entra dans le petit salon.

C'était là un fait aussi extraordinaire que la joie évidente qui animait ses traits.

Andréo s'avança vers lui, toute souriante.

— Vous me pardonnez ma... surprise ; dit-elle à demi voix.

Il la regarda avec admiration, et, lui serrant la main, répondit au bonjour de Gabrielle.

— Gaston est-il ici ?

— Il va rentrer, mon oncle, dit la jeune fille, jetant un coup d'œil sur la pendule.

Il y eut un instant de silence embarrassant, ce fut Andréo qui le rompit.

— J'ai déjà fait l'indiscret, dit-elle d'un ton enjoué qui montra à Gabriello combien elle était maîtresse d'elle-même. Vous ne m'en voulez pas ?

— Vous voyez bien que moi aussi, j'avais hâte de faire connaître aux autres mon bonheur, répondit-il en souriant. Et que dit Gabriello ?

— Je fais les vœux les plus affectueux pour votre bonheur à tous deux, dit-elle avec douceur,

— Oh ! je ne doute pas qu'Andréo ne soit la meilleure et la plus attentive des femmes... Je n'oublierai pas que c'est grâce à toi que je l'ai connue... Je ferai quelque chose pour toi, petite...

— Mon oncle !... balbutia-t-elle, rouge de fierté.

Mais il ne la regardait pas. Il tira de sa poche deux écus, et les remit à Andréo.

— C'est tout ce que j'ai trouvé ici, dit-il avec un sourire ; mais ce n'est qu'en attendant mieux.

Andréo se rapprocha de la fenêtre et ouvrit les écus. L'un contenait un diamant monté en bague, l'autre un bracelet d'or d'une simplicité de bon goût.

Elle lui sourit de son air le plus gracieux.

— Vous allez vous-même me mettre cette bague au doigt... « Charles, » dit-elle appuyant sur ce mot avec une sorte de douceur timide. Vous le voyez, j'use de mes privilèges de fiancée, ne doivent-ils pas primer vos droits d'oncle ?

Il la regarda sans parler, complètement sous le charme. Au moment où il lui passait au doigt le mince cercle d'or, le colonel, qui venait d'ouvrir la porte, s'arrêta sur le seuil, muet de surprise.

M. Charles Bausset se retourna vivement, et les yeux des deux frères se rencontrèrent.

— Est-ce bien possible ! s'écria gaiement le colonel, toi ici, à cette heure !... et agissant en oncle généreux, encore ! ajouta-t-il, apercevant les deux écus, dont, évidemment, il croyait l'un destiné à sa fille.

M. Charles Bausset se redressa lentement, et regarda son frère avec une sorte de froide résolution.

— Sais-tu ce que c'est que cette bague ? dit-il levant entre ses mains celle de la jeune fille. C'est un anneau de fiançailles, Gaston... Andréo veut bien être ma femme... Je suis plus heureux que je ne l'ai été de ma vie, et j'avais hâte d'apprendre cette grande nouvelle à mon vieux compagnon.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

### “ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—À ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 centimes la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le Journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : “ Feuilleton Illustré, Boite 1986 B. P.”

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MON REAL